

R H

1946.

Mme MarKen.

m<sup>e</sup> Baudouin

Musidora

Langlois'

{ Histoire de la bombe }

Mme Marquen raconte ses débuts au cinéma :

MUSID. Vous aviez des décors flurs ?

MARQ. Oui, en contre plaqué, je crois .

J'ai tourné avec Pierre Paulin, il était charmant.

MUS. Vous étiez très élégante.

MAR. Je changeais beaucoup de robes. On m'avait fait habiller chez...

oh, celle qui habillait Napierkowska - un nom comme Marlène - une femme qui avait une certaine vogue à ce moment-là, boulevard Hausmann - Magdeleine, je ne sais plus très bien. Oh oui, j'avais des robes très élégantes, des robes du soir. Justement, la couturière était parente avec quelqu'un de la production. Je ne sais pas si ce n'était pas un commanditaire.

MUS. vous ne vous souvenez pas d'une scène, d'un détail pittoresque?

MAR. Non, j'étais l'ingénue banale, tout à fait banale.

MUS. vous aviez vos cheveux sur les épaules à cette époque.

MAR non, je crois que j'avais mes cheveux relevés avec un chignon.

C'était en 1915..

MUS. Je voudrais convoquer d'autres personnes qui ont tourné avec Mme Dulac, vous ne savez pas où habite Grétillat ?

MAR rue Blanche.mais je ne sais pas le numéro. Il jouait dernièrement au théâtre de l'Humour. Ah je me souviens, il racontait toujours des blagues et il voulait que je garde mon sérieux au moment le plus dramatique, même dans une scène où il devait étrangler mes parents.

Mme Marquen parle du rôle qu'elle joue dans ARSENIC ET VIEILLES DENTELLES "je suis de l'avis de l'auteur ; quand on n'a plus rien à faire ici-bas, il n'y a qu'à disparaître."

Arrivée de M. Beaudouin

M. Baudouin parle des appareils de prises de vues d'autrefois qui étaient lourds et encombrants : plus de 30 kilos et 120 m. de pellicule.  
Baudouin BEAUD. On avait donc imaginé la bretelle de suspension qui donnait satisfaction à tout le monde ~~qui~~ qui a fait un drame dans la maison; quand on a aperçu la première fois un opérateur traverser la cours avec un appareil tenu à son épaule, ça a fait toute une histoire. Somme toute, les progrès qui ont été réalisés dans bien des cas dans l'industrie cinématographique sous toutes ses formes, l'ont été du fait des praticiens et non pas des techniciens.

Récit anecdote sur reportage traversée de la Manche : (déjà mentionné par ailleurs)

- Ça se situe en 1909. C'était l'aviateur Blériot. Il y avait aussi le comte de Lambert qui voulait tenter la traversée./Et il y avait des tas de reporters photographiques. Il fallait faire 10 kilom. pour aller chez le comte de Lambert, 10 pour Latam... et 7 pour Blériot. Et on faisait ça presque tous les jours avec des moyens de fortune: c'étaient plutôt des charrettes, ce qui fait que le jour réel où Blériot s'est envolé, tous qu'on était, on l'a râté.

MUS. Cependant il y a eu le film ?

B. oui, c'est Charles Gaumont qui l'a pris. C'est à Paris qu'on s'est rendu compte qu'on ne pouvait pas être partout. Alors ils ont décidé d'envoyer Charles. Charles est parti à 8 h. du soir par le rapide de Calais et ce pauvre vieux s'est tapé de Calais aux baraquements près de 4 kilom. avec son appareil sur le dos. Il y était à 2 h. 30 du matin et Blériot s'est envolé à 4 h. 1/4.

Je le vois encore arriver après avoir réveillé Latham qui a dit  
"il fait pas beau". Alors on a dit "il y a tout de même une chance"  
On est partis avec les charrettes et Blériot est passé sur notre  
tête.

*des vues.*  
MEYN. Et qui c'est qu'a pris sur la côte anglaise?

B. je crois que c'est un opérateur de chez Pathé qui était avec Fontaine, du "Matin".

MUS. Je voulais vous demander si vous avez un souvenir de vos actualités d'une journée tout à fait spéciale en dehors des autres, pour qu'on en prenne note.

B. L'enterrement d'Edouard VII. Quand ~~le~~ brave homme est mort, il a été décidé chez Gaumont de faire un film spécial sur ses obsèques. Alors on m'a dépêché là-bas 5 jours avant.

M. vous parliez anglais ?

B. je me défendais. Je suis donc parti mais je me suis vite rendu compte qu'il fallait plus de monde que ça. Alors j'ai fait venir trois autres opérateurs de Paris - on en avait pris 3 ou 4 à l'avance - Ils avaient une vague idée de ce qu'était le cinéma mais ne savaient pas comment ça se passait. Il y avait 40 kilom. à parcourir entre Westminster et Windsor. Fallait placer les opérateurs de telle sorte qu'il y avait des champs différents. Il y avait des opérateurs qui n'étaient pas très au courant de ce que c'était qu'une prise de vues alors on avait installé les appareils dans les champs voulus et on leur avait dit "quand ça débouchera, vous n'aurez qu'à tourner sur l'air de Sambre et Meuse, sans bouger, sans toucher à rien. Ils s'en sont tous très bien sortis.- Pour entrer à Westminster, fallait être en habit, même pour stationner derrière une petite fenêtre, derrière un rideau noir avec un petit trou pour que je mette mon oeil.

MUS. Mais vous aviez suffisamment de lumière ?

B. c'était dans la journée, en plein air. Bref, on a fait ça de telle sorte que le début des obsèques, la sortie de Westminster, et un passage dans la ville, ont pu être projetés le soir même à Paris au Gaumont Théâtre, à 9 h. du soir. Après ça, on a fait un film spécial.

LANGL. Mais combien de temps mettaient les chemins de fer?

B. je crois qu'il y avait eu un bateau. Le canot-automobile qui avait fait le trajet de Douvres à Calais, et ça coïncidait avec le rapide de Calais.-Paris , qui mettait 3 h.30. Comme les premières prises de vues ont eu lieu à 9 h. du matin, je crois que le Calais-Paris devait partir vers les 2 heures ou 4 h.

MUS. N'avez-vous pas une autre histoire ?

B. Il y a l'histoire du Carnaval de Nice qui coïncidait avec les inondations de Paris en 1910. On allait à Nice pour 3 jours environ. Il y avait toujours 3 maisons; Gaumont, Pathé et la 3<sup>e</sup> qui quelquefois était Eclair . A ce moment-là il y avait surtout les deux maisons Pathé et Gaumont. Cette année-là, nous avons terminé nos prises de vues et on est arrivés à la gare pour prendre le train pour rentrer. A la gare, on nous a annoncé qu'il n'y avait pas de train, que les trains ne passaient plus à cause des inondations. Ça ne faisait pas notre affaire, évidemment, . On n'était pas à l'époque où, quand un opérateur est en panne, celui d'une autre maison l'emmène dans sa voiture. On était très mis en dehors du travail mais pendant le boulot, ça n'allait pas, ça faisait partie du travail, parce que, quand on revenait d'un truc comme le Carnaval de Nice, on faisait un "spécial", il y avait cette question de concurrence qui jouait. Alors quand on nous a dit qu'il y avait ces inondations, j'ai dit à un copain "qu'est-

ce que tu fais, toi ?" - "Je sais pas" - "Moi non plus". - "Ben tant pis, on va regarder". Et on avait tous les deux la même idée. Chacun cherche de son côté une voiture pour rentrer à Paris. Or, j'avais été à Monaco pour les courses en canot-automobile et je savais qu'il y avait une belle voiture dans un garage. Alors j'avais été dans ce garage et je me suis rappelé au bon souvenir du garagiste et je lui ai dit "vous êtes sûr que votre voiture est en état de marche ?" Il me dit en rigolant "vous avez l'intention de la louer Je réponds "oui". - "Ben, mes compliments". Alors je lui ai expliqué pourquoi et il a fini par me dire "Il <sup>ne</sup> s'agit pas de moi, mais je ne peux pas partir avec un mécanicien. Il en faut au moins deux" Je dis "faut absolument faire le nécessaire ". Enfin, il a été gentil Deux heures après, je partais avec B... et deux conducteurs . Et nous voilà partis en pleine nuit dans l'Esterel. On <sup>ne</sup> s'est pas tués parce que <sup>ça n'</sup> c'était la mode, et on a mis 17 heures pour rentrer à Paris. Il y avait des moments où ça pétais le feu.. mais des voitures de 90 CV à ce moment-là, ça faisait beaucoup plus de bruit... ah si, on marchait tout de même à 90..

- Tant que ça ?
- Je me rappelle la grosse voiture de chez Gaumont, c'était leur torpédo. J'avais les yeux dans un état..enfin, on est arrivés, on a donné à développer, on a tiré, on a livré et ce jour-là, Pathé a été battu d'un quart d'heure, 20 minutes, quelque chose comme ça.

MUS. c'est amusant, cette concurrence, ça c'était du sport.

LANGL. C'est vous qui avez monté les Actualités Gaumont dans le monde entier ?

B. Non, j'ai fait un premier numéro ~~à~~ Gaumont-Actualités et alors, Gaumont disait que je prenne la direction du service mais j'avais 18 ans à ce moment-là et je trouvais que c'était bien amusant de

se ballader. Alors j'ai fait ça pendant 2 numéros, et le 3<sup>e</sup> j'ai dit "vous savez..." enfin je leur ai expliqué et on a préféré tout de même me donner ma liberté.

Maintenant, une dernière aventure : ça se passait en 1911, au moment de la catastrophe du PLUVIOSE qui a coulé au large de Calais : 27 morts. On a fait tout son possible pour les retirer. Au bout de 3 jours, il n'y avait plus rien à faire. A partir de ce moment-là, on a pris le temps pour renflouer le bateau. On y a mis 17 jours. On m'avait envoyé sur les lieux pour faire le renflouement du bateau. Je suis parti. Il n'y avait pas Pathé mais Eclair. Il y avait le frère de Ravet, de la Comédie-Française. C'était un phénomène comme il n'y en avait pas, et tous les jours, on allait voir ce qui se passait.

Il ne se passait jamais rien ou presque. Et un jour, on a fini par faire connaissance avec l'officier qui commandait les opérations de sauvetage. Cet officier était le commandant du cargo LA GIRAFE et c'est LA GIRAFE qui avait amené les pontons avec les chaînes pour relever le ~~maximum~~ PLUVIOSE. Cet officier n'avait rien de commun avec un officier de marine - très brave type, assez vulgaire - Un jour, on avait pris un verre et puis, deux, puis plusieurs... ça allait pas mal et finalement je me souviens qu'au dernier verre, ce brave homme me dit "c'est entendu, je vous attends à minuit sur le port" - "Pourquoi minuit ?" - "On part, on va sur les lieux. Comme ça vous serez là demain matin pour assister aux dernières manœuvres du renflouement." Je dis "bon". Et on se quitte. Il était 10 heures, on n'avait pas diné, on était plutôt dans un drôle d'état, tout de même il y avait le travail. Alors je dis à mon copain "faut aller au port," - On était avec un reporter photographique. Et Ravet et moi on arrive sur le port. Il était minuit. Et c'est là où ça commence à être dramatique : nous arrivons sur le port, et on ne voit plus

un bateau. Ravet me dit "les salauds, ils ne nous ont pas attendus".  
 Je m'approche et je dis "tu vois pas les bateaux .. évidemment,  
la  
Niveau de  
la marée à cause de la marée..." Il y avait une différence de 4 mètres avec  
le niveau du quai.  
 Et quand on arrivait sur le port on ne voyait rien. Alors il dit  
va-t-on  
 "comment qu'on va faire pour arriver jusque là "? "On va sauter"-  
 Il y avait 4 mètres! Il me dit "oui". Alors je dis "écoute, saute  
 le premier. Quand tu seras arrivé, tu le diras". Il prend son  
 appareil. Tu te rends compte, avec les boîtes de rechange...  
 J'entends un crac terrible. Je lui dis "ça y est ?" il dit "oui".  
 "Alors, à moi". Et même jeu. Et on s'est rien cassé. Y a un Bon  
 Dieu pour les poivrots.. J'aime autant vous dire que nous nous  
 sommes installés sur le bateau et puis, vous savez, on s'est en-  
 dormis et on a été réveillés avec le mal de mer. On était dans un  
 état.. Il faisait tellement mauvais que ça commençait  
 à être vraiment désagréable. On était malades , mais malades à  
 crever parce qu'avec tout ce qu'on avait ingurgité... alors on  
 restait toute la journée en mer. On n'a pu rentrer que le lendemain  
 vers les 10 heures du matin, c'était vraiment une punition. Total,  
 ça c'est fait tout de même, le renflouement. Spectacle très beau  
 Malheureusement ça n'a pas pu être cinématographié parce que ça  
 s'est passé vers 4 h. du matin, il faisait nuit ou presque. Il  
 y avait le phare de Calais qui, pour la circonstance, s'était ar-  
 rêté de tourner. Il éclairait la scène, c'était extraordinaire,-  
 il y avait un autre phare qui éclairait à l'arrière-fond, il y a-  
 vait un croiseur qui s'appelait BOUVINES, qui avait tous ses  
 projecteurs braqués, il y avait alors en premier plan LA GIRAFE  
 qui avait opéré des travaux de sauvetage, qui était au centre.  
 De chaque côté, il y avait les 2 grands chalands, et en dessous,

à fleur d'eau, deux bateaux qui ont remonté Pour ouvrir la marche, il y avait un torpilleur, ~~et~~ deux torpilleurs qui derrière le Bouvines qui éclairait ça d'un côté. C'était vraiment une marche funèbre, une chose incroyable et un tel, vous entendez ? c'était impressionnant. On a juste pu filmer le matin, quand ça a été mis à cale sèche. Le côté macabre de ça, c'est que le premier corps qu'on a essayé de remonter, on l'a tiré... et la moitié seulement est venue. Après, on n'a pas insisté. Il y avait les parents. Et à ce moment-là, les appareils de cinéma n'étaient pas discrets. C'était un véritable moulin à café. Seulement, c'était lamentable à voir.

MUS. N'avez-vous pas une histoire dans le genre gai ?

B. A Berlin, en 1907.

MEYN. Alors, à quelle époque exactement as-tu vu Perret ?

B. En 1908.

MEYN. Donc, il aurait débuté en 1909 à peu près à Paris, chez Gaumont.

MUS. Vous avez fait quelques reportages à l'étranger ?

B. Oui, notamment en Belgique, Angleterre, Hollande. Rien de sensationnel comme souvenirs. Je pourrais raconter mes souvenirs sur la guerre. De 14 à 16 je suis entré à la Section de l'Armée. Quand la Section Cinématographique de l'armée a été créée, elle l'a été sous l'égide des 4 maisons : Pathé, Gaumont, Eclair, Eclipse; qui avaient fait des demandes pour aller tourner des films aux armées - chose qui leur avait été accordée. Alors, chaque opérateur travaillait pour le compte des maisons, mais les maisons s'engagiaient à conserver les négatifs et à fournir des copies à l'armée. C'était d'ailleurs beaucoup mieux, vous allez comprendre pourquoi. Tant que c'étaient les maisons qui envoyoyaient des opérateurs aux armées, il y avait toujours l'esprit de concurrence qui jouait. Alors, à ce moment-là, c'était à qui s'arrangerait pour aller

dans une armée où il se passerait quelque chose, parce qu'au début, les premiers six mois, une fois que les opérateurs ont fait les baraquements, c'était toujours la même chose... Alors je suis rentré à la Section en 1916. A ce moment-là, eh bien vraiment, comme opérateur de métier, eh bien mon vieux, à la section, y en avait pas beaucoup. Y avait un tas de types qui étaient là, que les maisons avaient planqués. Si, y avait Pierre Emile, un type de métier.. autrement, tous les autres, ben non.. alors, je suis arrivé, moi, en 1916 - et mon premier reportage pour l'armée... ça c'est paradoxal, moi qui avais demandé à aller à la guerre, ils m'ont envoyé en Algérie pour faire l'internement? un reportage sur l'entraînement des Serbes (4) qui étaient rapatriés en Algérie. J'ai fait pas mal de chose mais sans grand intérêt. Je suis rentré à Paris en janvier et ma première mission aux armées, ça a été pour l'offensive de la Somme, en juillet 1916. Alors là, de la guerre, j'en ai eu, ça , j'aime autant te dire que j'en ai eu pas mal. Alors il y a eu Emile Pierre, notamment, qui a été le premier à faire un reportage vraiment de valeur en ce sens que c'est lui le premier qui a eu le culot de monter sur le parapet avant le départ des troupes, qui a fait tout le départ des troupes. Il y a eu un panoramique. Alors on a fait voir ce qu'est le cinéma aux armées. C'était le 1<sup>er</sup> juillet sur Dampierre, on m'a raconté ça, je suis arrivé en retard. - [Pierre Bates, tu parles s'il était fier quand il a présenté le film de Pierre. La première attaque, prise au cinéma.. 4 jours après, on a présenté la seconde partie . Et puis alors, petit à petit, ce bel esprit, ça s'est calmé bien vite , dujour où on a été militarisés, parce que, vous comprenez bien que dans l'armée on a voulu militariser et faire une section, et ce jour-là, c'est devenu la Section Cinématographique de l'armée sous les ordres de Pierre Marcel et Cross. Alors, c'est devenu militaire, et ce jour-là

on a dit "eh bien, on s'en fout." T'étais appointé dans une maison et t'avais des primes quand tu ~~faisais~~ avais fait quelque chose de bien, et ~~deux~~<sup>deux</sup> du jour au lendemain, on te dit "vous aurez 100 sous par ~~jour et~~ jour pour tout..." t'es nourri, ce qui était magnifique puisque les autres avaient 1 sou. ~~Enfin~~, tu faisais plus rien. Alors, il y en a d'autres qui ont voulu jouer au petit soldat et ça n'a rien donné, et en plus de ça, quand on portait les négatives, on portait ça comme une jeune mariée, doucement. Alors, quand ça arrivait à la section, c'était foutu. C'est qu'on a vu ce qu'étaient devenus tous les documents qu'on avait fait - on aurait dû, je ne sais pas, les mettre dans des boîtes en acier et les sortir pour des choses intéressantes, ce qui fait que tout ce qu'on a fait en 14/18, tu peux aller chercher...

- Les Allemands ?

- Oh, les Allemands ils ont bon dos. Seulement vous savez ce qui s'est passé : il y en a quelques uns qui se sont régaliés. Chaque fois qu'on avait besoin de quelque chose, ~~rien~~.... Bref, <sup>je</sup> j'avais pas le droit de sortir le négatif, sans signer un papier. Et puis un jour, j'avais été envoyé à Saint Raphael, pour cinématographier des essais de lancement de bombes pas hydravion. Ça se passait comme ça. Il y avait un hydravion et sous chacun, il y avait une bombe reliée par une petite chaînette qui faisait tout de même 30 m. Le jeu consistait à se mettre au-dessus du but ~~plané~~ et lâcher les bombes de manière à ce qu'elles tombent comme ça, si tu veux... <sup>et</sup> les deux bombes devaient <sup>vivement</sup> venir <sup>à</sup> cogner de chaque côté du bateau. C'était une invention au commandant Le Prieur. Le Prieur faisait des essais extrêmement compliqués; on avait conçu un appareil de cinéma pour lui. En même temps qu'on tournait, il y avait un prisme qui imprimait dans un coin de l'image un chronomètre qui déterminait exactement le temps où la bombe partait, pour qu'elle arrive. Alors, le Prieur, que je connaissais depuis

longue date, avait dit "je suis content que vous soyez là parce qu'on va faire un truc épantant." Je monte sur l'hydravion, on installe l'appareil. Il dit "en avant, en voiture! Le but c'est là-bas" au pilote; Et alors, passant au-dessus, il dit "Autant que possible, une fois que vous aurez vu la bombe se décrocher, tâché de couper". C'était vraiment charmant. Alors on part. Tout va très bien et puis on fait un petit tour pour répéter le coin. Le pilote fait un signe convenu et dit "ça va" Je commence à tourner. La bombe se décroche Je pique du devant et je tourne. Alors là, mon sang n'a fait qu'un tour, c'est que l'autre bombe n'était pas décrochée. Alors on se trimballait avec la bombe au bout d'une chaîne pendant 30 mètres - Je me retourne, je fais signe au pilote... je fais tous les signaux désespérés, je passe - on effleure l'eau - il finit par couper... alors je dis "l'autre bombe n'est pas tombée"... Et finalement il a fini par décrocher l'autre bombe. J'ai dit "ça commence à aller mieux" Je me tourne pour regarder si l'autre bombe était bien partie ... Mon vieux, sur le plan inférieur, il y avait une déchirure comme ça et je voyais l'appareil... il ~~se~~ rendait pas compte... Alors, je recommence à lui faire des signes, je dis "plan arrière", - on marchait de plus en plus - et avec le vent ça s'agrandissait. Alors je lui crie "le plan est complètement déchiré" il me dit "je m'en doutais". Là dessus il soutient tellement qu'il n'a ~~sait~~ rien vu du tout - alors, quand il a vu ~~moi~~, on a amerit à un kilom. au large et on est revenus en le relâchant. J'avais eu peur, mais ceux qui avaient eu le plus peur, c'était en bas, ceux qui voyaient la bombe Ça m'a suffi, et j'ai dit "quand ce truc sera au point, vous me rappellerez".

Maintenant aux armées, il se passait d'autres choses tragi-comiques : une fois, en Champagne, j'avais été pour faire un repor-

tage. Et quand on arrivait dans le secteur, on allait toujours se présenter au général commandant le secteur. Ce jour-là je me suis présenté au P.C. de ce général. Je lui ai dit l'objet de ma visite. Il me répond "mais qui êtes-vous?" Je sors une carte qui m'accréditait. Il dit "Qui - vous savez, <sup>je ne</sup> <sup>me fous</sup> faut pas croire que vous allez m'épater avec ce bout de papier." - "Je <sup>ne</sup> cherchez pas à vous épater." - "Oh, <sup>je</sup> <sup>ne</sup> y a rien de tel que les espions pour être munis de tout ce qu'il faut". Il ajoute "on va voir". Et me voilà embarqué, avec deux types baionnette au canon. Je commençais à ne plus rigoler. "Vous me dites qui vous êtes, mais jusqu'à preuve du contraire, je ne vous crois pas, je vais faire une enquête." ~~XXXXXXXXXXXXXX~~  
Il a téléphoné à un capitaine, ~~XXXXXXXX~~ qui me connaissait mais qui a répondu "je ne me rappelle plus" - alors il a téléphoné à un général bref je suis resté là pendant 7 heures jusqu'à ce que l'on sache qui j'étais réellement. Il a téléphoné au Ministère de la Guerre - à la Section de l'armée etc... et pourtant j'avais tous les papiers qu'il fallait.

~~H~~ marken  
Interview - n<sup>o</sup> Marquen  
n<sup>o</sup>. Baudouin

1946

double à vérifier

double a  
vêtemen  
?/cheuve  
verte.

Mme Marquen raconte ses débuts au cinéma :

MUSID. Vous aviez des décors durs ?

MARQ. Oui, en contre plaqué, je crois .

J'ai tourné avec Pierre Paulin, il était charmant.

MUS. Vous étiez très élégante.

MAR. Je changeais beaucoup de robes. On m'avait fait habiller chez...

oh, celle qui habillait Napierkowska - un nom comme Marlène - une femme qui avait une certaine vogue à ce momen-là, boulevard Hausmann - Magdeleine, je ne sais plus très bien. Oh oui, j'avais des robes très élégantes, des robes du soir. Justement, la couturière était parente avec quelqu'un de la production. Je ne sais pas si ce n'était pas un commanditaire.

MUS. vous ne vous souvenez pas d'une scène, d'un détail pittoresque?

MAR. Non, j'étais l'ingénue banale, tout à fait banale.

MUS. vous aviez vos cheveux sur les épaules à cette époque.

MAR non, je crois que j'avais mes cheveux relevés avec un chignon.

C'était en 1915..

MUS. Je voudrais convoquer d'autres personnes qui ont tourné avec Mme Dulac, vous ne savez pas où habite Grétillat ?

MAR rue Blanche.mais je ne sais pas le numéro. Il jouait dernièrement au théâtre de l'Humour. Ah je me souviens, il racontait toujours des blagues et il voulait que je garde mon sérieux au moment le plus dramatique, même dans une scène où il devait étrangler mes parents.

Mme Marquen parle du rôle qu'elle joue dans ARSENIC ET VIEILLES DENTELLES "je suis de l'avis de l'auteur ; quand on n'a plus rien à faire ici-bas, il n'y a qu'à disparaître."

#### Arrivée de M. Beaudouin

M. Beaudouin parle des appareils de prises de vues d'autrefois qui étaient lourds et encombrants : plus de 30 kilos et 120 m. de pellicule. BEAUD. On avait donc imaginé la bretelle de suspension qui donnait satisfaction à tout le monde et qui a fait un drame dans la maison; quand on a aperçu la première fois un opérateur traverser la cours avec un appareil tenu à son épaule, ça a fait toute une histoire. Somme toute, les progrès qui ont été réalisés dans bien des cas dans l'industrie cinématographique sous toutes ses formes, l'ont été du fait des praticiens et non pas des techniciens.

Récit anecdote sur reportage traversée de la Manche : (déjà mentionné par ailleurs) Ça se situe en 1909. C'était l'aviateur Blériot Il y avait aussi le comte de Lambert qui voulait tenter la traversée./Et il y avait et un 3<sup>e</sup> personnage:Latham des tas de reporters photographiques. Il fallait faire 10 kilom. pour aller chez le comte de Lambert, 10 pour Latam... et 7 pour Blériot. Et on faisait ça presque tous les jours avec des moyens de fortune: c'étaient plutôt des charrettes, ce qui fait que le jour réel où Blériot s'est envolé, tous qu'on était, on l'a râté. MUS. Cependant il y a eu le film ?

B. oui, c'est Charles Gaumont qui l'a pris. C'est à Paris qu'on s'est rendu compte qu'on ne pouvait pas être partout. Alors ils ont décidé d'envoyer Charles. Charles est parti à 8 h. du soir par le rapide de Calais et ce pauvre vieux s'est tapé de Calais aux baraquements près de 4 kilom. avec son appareil sur le dos. Il y était à 2 h. 30 du matin et Blériot s'est envolé à 4 h. 1/4.

Je le vois encore arriver après avoir réveillé Latham qui a dit "il fait pas beau". Alors on a dit "il y a tout de même une chance" On est partis avec les charrettes et Blériot est passé sur notre tête.

MEYN. Et qui c'est qu'a pris sur la côte anglaise?

B. je crois que c'est un opérateur de chez Pathé qui était avec Fontaine, du "Matin".

MUS. Je voulais vous demander si vous avez un souvenir de vos actualités d'une journée tout à fait spéciale en dehors des autres, pour qu'on en prenne note.

B. L'enterrement d'Edouard VII. Quand ~~é~~ brave homme est mort, il a été décidé chez Gaumont de faire un film spécial sur ses obsèques. Alors on m'a dépêché là-bas 5 jours avant.

M. vous parliez anglais ?

B. je me défendais. Je suis donc parti mais je me suis vite rendu compte qu'il fallait plus de monde que ça. Alors j'ai fait venir trois autres opérateurs de Paris - on en avait pris 3 ou 4 à l'avance - Ils avaient une vague idée de ce qu'était le cinéma mais ne savaient pas comment ça se passait. Il y avait 40 kilom. à parcourir entre Westminster et Winds. Fallait placer les opérateurs de telle sorte qu'il y avait des champs différents. Il y avait des opérateurs qui n'étaient pas très au courant de ce que c'était qu'une prise de vues alors on avait installé les appareils dans les champs voulus et on leur avait dit "quand ça débouchera, vous n'aurez qu'à tourner sur l'air de Sambre et Meuse, sans bouger, sans toucher à rien. Ils s'en sont tous très bien sortis.- Pour entrer à Westminster, fallait être en habit, même pour stationner derrière une petite fenêtre, derrière un rideau noir avec un petit trou pour que je mette mon oeil.

MUS. Mais vous aviez suffisamment de lumière ?

B. c'était dans la journée, en plein air. Bref, on a fait ça de telle sorte que le début des obsèques, la sortie de Westminster, et un passage dans la ville, ont pu être projetés le soir même à Paris au Gaumont Théâtre, à 9 h. du soir. Après ça, on a fait un film spécial.

LANGL. Mais combien de temps mettaient les chemins de fer?

B. je crois qu'il y avait eu un bateau. Le canot-automobile qui avait fait le trajet de Douvres à Calais, et ça coïncidait avec le rapide de Calais.-Paris , qui mettait 3 h.30. Comme les premières prises de vues ont eu lieu à 9 h. du matin, je crois que le Calais-Paris devait partir vers les 2 heures ou 4 h.

MUS. N'avez-vous pas une autre histoire ?

B. Il y a l'histoire du Carnaval de Nice qui coïncidait avec les inondations de Paris en 1910. On allait à Nice pour 3 jours environ. Il y avait toujours 3 maisons; Gaumont, Pathé et la 3<sup>e</sup> qui quelquefois était Eclair . A ce moment-là il y avait surtout les deux maisons Pathé et Gaumont. Cette année-là, nous avons terminé nos prises de vues et on est arrivés à la gare pour prendre le train pour rentrer. A la gare, on nous a annoncé qu'il n'y avait pas de train, que les trains ne passaient plus à cause des inondations. Ça ne faisait pas notre affaire, évidemment, . On n'était pas à l'époque où, quand un opérateur est en panne, celui d'une autre maison l'emmène dans sa voiture. On était très mis en dehors du travail mais pendant le boulot, ça n'allait pas, ça faisait partie du travail, parce que, quand on revenait d'un truc comme le Carnaval de Nice, on faisait un "spécial", il y avait cette question de concurrence qui jouait. Alors quand on nous a dit qu'il y avait ces inondations, j'ai dit à un copain "qu'est-

ce que tu fais, toi ?" - "Je sais pas" - "Moi non plus". - "Ben tant pis, on va regarder". Et on avait tous les deux la même idée. Chacun cherche de son côté une voiture pour rentrer à Paris. Or, j'avais été à Monaco pour les courses en canot-automobile et je savais qu'il y avait une belle voiture dans un garage. Alors j'avais été dans ce garage et je me suis rappelé au bon souvenir du garagiste et je lui ai dit "vous êtes sûr que votre voiture est en état de marche ?" Il me dit en rigolant "vous avez l'intention de la louer" Je réponds "oui". - "Ben, mes compliments". Alors je lui ai expliqué pourquoi et il a fini par me dire "Il s'agit pas de moi, mais je ne peux pas partir avec un mécanicien. Il en faut au moins deux" Je dis "faut absolument faire le nécessaire ". Enfin, il a été gentil Deux heures après, je partais avec B... et deux conducteurs . Et nous voilà partis en pleine nuit dans l'Esterel. On s'est pas tués parce que c'était la mode, et on a mis 17 heures pour rentrer à Paris. Il y avait des moments où ça pétais le feu.. mais des voitures de 90 CV à ce moment-là, ça faisait beaucoup plus de bruit... ah si, on marchait tout de même à 90..

- Tant que ça ?

- Je me rappelle la grosse voiture de chez Gaumont, c'était leur torpédo. J'avais les yeux dans un état..enfin, on est arrivés, on a donné à développer, on a tiré, on a livré et ce jour-là, Pathé a été battu d'un quart d'heure, 20 minutes, quelque chose comme ça.

MUS. c'est amusant, cette concurrence, ça c'était du sport.

LANGL. C'est vous qui avez monté les Actualités Gaumont dans le monde entier ?

B. Non, j'ai fait un premier numéro de Gaumont-Actualités et alors, Gaumont disait que je prenne la direction du service mais j'avais 18 ans à ce moment-là et je trouvais que c'était bien amusant de

se ballader. Alors j'ai fait ça pendant 2 numéros, et le 3<sup>e</sup> j'ai dit "vous savez..." enfin je leur ai expliqué et on a préféré tout de même me donner ma liberté.

Maintenant, une dernière aventure : ça se passait en 1911, au moment de la catastrophe du PLUVIOSE qui a coulé au large de Calais : 27 morts . On a fait tout son possible pour les retirer. Au bout de 3 jours, il n'y avait plus rien à faire. A partir de ce moment-là, on a pris le temps pour renflouer le bateau. On y a mis 17 jours. On m'avait envoyé sur les lieux pour faire le renflouement du bateau. Je suis parti. Il n'y avait pas Pathé mais Eclair. Il y avait le frère de Ravet, de la Comédie-Française. C'était un phénomène comme il n'y en avait pas, et tous les jours, on allait voir ce qui se passait.

Il ne se passait jamais rien ou presque. Et un jour, on a fini par faire connaissance avec l'officier qui commandait les opérations de sauvetage. Cet officier était le commandant du cargo LA GIRAFE et c'est LA GIRAFE qui avait amené les pontons avec les chaînes pour relever le ~~bateau~~ PLUVIOSE. Cet officier n'avait rien de commun avec un officier de marine - très brave type, assez vulgaire - Un jour, on avait pris un verre et puis, deux , puis plusieurs... ça allait pas mal et finalement je me souviens qu'au dernier verre, ce brave homme me dit "c'est entendu, je vous attends à minuit sur le port" - "Pourquoi minuit ? " - "On part, on va sur les lieux. Comme ça vous serez là demain matin pour assister aux dernières manœuvres du renflouement." Je dis "bon". Et on se quitte. Il était 10 heures, on n'avait pas diné, on était plutôt dans un drôle d'état, tout de même il y avait le travail. Alors je dis à mon copain "faut aller au port," - On était avec un reporter photographique. Et Ravet et moi on arrive sur le port. Il était minuit. Et ça c'est là où ça commence à être dramatique ; nous arrivons sur le port, et on ne voit plus

un bateau. Ravet me dit "les salauds, ils ne nous ont pas attendus". Je m'approche et je dis "tu vois pas les bateaux .. évidemment, à cause de la marée..." Il y avait une différence de 4 mètres. Et quand on arrivait sur le port on ne voyait rien. Alors il dit "comment qu'on va faire pour arriver jusque là "? "On va sauter "- Il y avait 4 mètres. Il me dit "oui". Alors je dis "écoute, saute le premier. Quand tu seras arrivé, tu le diras". Il prend son appareil. Tu te rends compte, avec les boîtes de rechange... J'entends un crac terrible. Je lui dis "ça y est ?" il dit "oui". "Alors, à moi". Et même jeu. Et on s'est rien cassé. Y a un Bon Dieu pour les poivrots.. J'aime autant vous dire que nous nous sommes installés sur le bateau et puis, vous savez, on s'est endormis et on a été réveillés avec le mal de mer. On était dans un état.. Il faisait tellement mauvais que c'est là où ça commençait à être vraiment désagréable. On était malades , mais malades à crever parce qu'avec tout ce qu'on avait ingurgité... alors on restait toute la journée en mer. On n'a pu rentrer que le lendemain vers les 19 heures du matin, c'était vraiment une punition. Total, ça c'est fait tout de même, le renflouement. Spectacle très beau Malheureusement ça n'a pas pu être cinématographié parce que ça s'est passé vers 4 h. du matin, il faisait nuit ou presque. Il y avait le phare de Calais qui, pour la circonstance, s'était arrêté de tourner. Il éclairait la scène, c'était extraordinaire,- il y avait un autre phare qui éclairait à l'arrière-fond, il y avait un croiseur qui s'appelait BOUVINES, qui avait tous ses projecteurs braqués, il y avait alors en premier plan LA GIRAFE qui avait opéré des travaux de sauvetage, qui était au centre. De chaque côté, il y avait les 2 grands chalands, et en dessous,

à fleur d'eau, deux bateaux qui ont remonté. Pour ouvrir la marche, pour la fermer, il y avait un torpilleur; et deux torpilleurs ~~mais~~ derrière le Bouvines qui éclairait ça d'un côté. C'était vraiment une marche funèbre, une chose incroyable et pas un mot, vous entendez ? c'était impressionnant. On a juste pu filmer le matin, quand ça a été mis à cale sèche. Le côté macabre de ça, c'est que le premier corps qu'on a essayé de remonter, on l'a tiré...et la moitié seulement est venue. Après, on n'a pas insisté. Il y avait les parents. Et à ce moment-là, les appareils de cinéma n'étaient pas discrets. C'était un véritable moulin à café. Seulement, c'était lamentable à voir.

MUS. N'avez-vous pas une histoire dans le genre gai ?

B. A Berlin, en 1907.

MEYN. Alors, à quelle époque exactement as-tu vu Perret ?

B. en 1908.

MEYN. Donc, il aurait débuté en 1909 à peu près à Paris, chez Gaumont.

MUS. Vous avez fait quelques reportages à l'étranger ?

B. Oui, notamment en Belgique, Angleterre, Hollande. Rien de sensationnel comme souvenirs. Je pourrais raconter mes souvenirs sur Ciném. la guerre. De 14 à 16 je suis entré à la Section de l'Armée. Quand la Section Cinématographique de l'armée a été créée, elle l'a été sous l'égide des 4 maisons : Pathé, Gaumont, Eclair, Eclipse; qui avaient fait des demandes pour aller tourner des films aux armées - chose qui leur avait été accordée. Alors, chaque opérateur travaillait pour le compte des maisons, mais les maisons s'engagiaient à conserver les négatifs et à fournir des copies à l'armée. C'était d'ailleurs beaucoup mieux, vous allez comprendre pourquoi. Tant que c'étaient les maisons qui envoyait des opérateurs aux armées, il y avait toujours l'esprit de concurrence qui jouait. Alors, à ce moment-là, c'était à qui s'arrangerait pour aller

dans une armée où il se passerait quelque chose, parce qu'au début, les premiers six mois, une fois que les opérateurs ont fait les baraquements, c'était toujours la même chose... Alors je suis rentré à la Section en 1916. A ce moment-là, eh bien vraiment, comme opérateur de métier, eh bien mon vieux, à la section, y en avait pas beaucoup. Y avait un tas de types qui étaient là, que les maisons avaient planqués. Si, y avait PierreEmile, un type de métier.. autrement, tous les autres, ben non.. alors, je suis arrivé, moi, en 1916 - et mon premier reportage pour l'armée... ça c'est paradoxal, moi qui avais demandé à aller à la guerre, ils m'ont envoyé en Algérie pour faire l'internement? un reportage sur l'entraînement des Serbes (?) qui étaient rapatrié en Algérie. J'ai fait pas mal de chose mais sans grand intérêt. Je suis rentré à Paris en janvier et ma première mission aux armées, ça a été pour l'offensive de la Somme, en juillet 1916. Alors là, de la guerre, j'en ai eu, ça , j'aime autant te dire que j'en ai eu pas mal. Alors il y a eu Emile Pierre, notamment, qui a été le premier à faire un reportage vraiment de valeur en ce sens que c'est lui le premier qui a eu le culot de monter sur le parapet avant le départ des troupes, qui a fait tout le départ des troupes. Il y a eu un panoramique. Alors on a fait voir ce qu'est le cinéma aux armées. C'était le 1<sup>er</sup> juillet sur Dampierre, on m'a raconté ça, je suis arrivé en retard. - Pierre Bates, tu parles s'il était fier quand il a présenté le film de Pierre. La première attaque, prise au cinéma.. 4 jours après, on a présenté la seconde partie . Et puis alors, petit à petit, ce bel esprit, ça s'est calmé bien vite , dujour où on a été militarisés, parce que, vous comprenez bien que dans l'armée on a voulu militariser et faire une section, et ce jour-là, c'est devenu la Section Cinématographique de l'armée sous les ordres de Pierre Marcel et Cross. Alors, c'est devenu militaire, et ce jour-là

on a dit "eh bien, on s'en fout." T'étais appointé dans une maison et t'avais des primes quand tu faisait avais fait quelque chose de bien, et ~~demain~~ du jour au lendemain, on te dit "vous aurez 100 sous par jour pour tout.." t'es nourri, ce qui était magnifique puisque les autres avaient 1 sou. Ben tu faisais plus rien. Alors, il y en a d'autres qui ont voulu jouer au petit soldat et ça n'a rien donné, et en plus de ça, quand on portait les négatives, on portait ça comme une jeune mariée, doucement. Alors, quand ça arrivait à la section, c'était foutu. C'est qu'on a vu ce qu'étaient devenus tous les documents qu'on avait fait - on aurait dû, je ne sais pas, les mettre dans des boites en acier et les sortir pour des choses intéressantes, ce qui fait que tout ce qu'on a fait en 14/18, tu peux aller chercher...

- Les Allemands ?

- Oh, les Allemands ils ont bon dos. Seulement vous savez ce qui s'est passé : il y en a quelques uns qui se sont régaleés. Chaque fois qu'on avait besoin de quelque chose, ~~en~~.... Bref, j'avais pas le droit de sortir le négatif, sans signer un papier. Et puis un jour, j'avais été envoyé à Saint Raphael , pour cinématographier des essais de lancement de bombes pas hydravion. Ça se passait comme ça. Il y avait un hydravion et sous chacun, il y avait une bombe reliée par une petite chaînette qui faisait tout de même 30 m. Le jeu consistait à se mettre au-dessus du but ~~plané~~. et lâcher les bombes de manière à ce qu'elles tombent comme ça, si tu veux.. et les deux bombes devaient venir cogner de chaque côté du bateau. C'était une invention au commandant Le Prieur. Le Prieur faisait des essais extrêmement compliqués; on avait conçu un appareil de cinéma pour lui. En même temps qu'on tournait, il y avait un prisme qui imprimait dans un coin de l'image un chronomètre qui déterminait exactement le temps où la bombe partait, pour qu'elle arrive. Alors, le Prieur , que je connaissais depuis

longue date, avait dit "je suis content que vous soyez là parce qu' on va faire un truc épantant." Je monte sur l'hydravion, on installe l'appareil. Il dit "en avant, en voiture! Le but c'est là-bas" au pilote; Et alors, passant au-dessus, il dit "Autant que possible, une fois que vous aurez vu la bombe se décrocher, tâché de couper". C'était vraiment charmant. Alors on part. Tout va très bien et puis on fait un petit tour pour répéter le coin. Le pilote fait un signe convenu et dit "ça va" Je commence à tourner. La bombe se décroche Je pique du devant et je tourne. Alors là, mon sang n'a fait qu'un tour, c'est que l'autre bombe n'était pas décrochée. Alors on se trimbalait avec la bombe au bout d'une chaîne pendant 30 mètres - Je me retourne, je fais signe au pilote...je fais tous les signaux désespérés, je passe - on effleur l'eau - il finit par couper... alors je dis "l'autre bombe n'est pas tombée"... Et finalement il a fini par décrocher l'autre bombe. J'ai dit "ça commence à aller mieux" Je me tourne pour regarder si l'autre bombe était bien partie ...Mon vieux, sur le plan inférieur, il y avait une déchirure comme ça et je voyais l'appareil... il se rendait pas compte...Alors, je recommence à lui faire des signes, je dis "plan arrière", - on marchait de plus en plus - et avec le vent ça s'agrandissait. Alors je lui crie "le plan est complètement déchiré" il me dit "je m'en doutais". Là dessus il soutient tellement qu'il n'avait rien vu du tout - alors, quand il a vu ça, on a amerix à un kilom. au large et on est revenus en le relâchant. J'avais eu peur, mais ceux qui avaient eu le plus peur, c'était en bas, ceux qui voyaient la bombe Ça m'a suffi, et j'ai dit "quand ce truc sera au point, vous me rappellerez".

Maintenant aux armées, il se passait d'autres choses tragi-comiques : une fois, en Champagne, j'avais été pour faire un repor-

tage. Et quand on arrivait dans le secteur, on allait toujours se présenter au général commandant le secteur. Ce jour-là je me suis présenté au P.C. de ce général. Je lui ai dit l'objet de ma visite. Il me répond "mais qui êtes-vous?" Je sors une carte qui m'accréditait. Il dit "Qui - vous savez, faut pas croire que vous allez m'épater avec ce bout de papier. " - "Je chercher pas à vous épater. " - "Oh, y a rien de tel que les espions pour être munis de tout ce qu'il faut". Il ajoute "on va voir". Et me voilà embarqué, avec deux types baionnette au canon. Je commençais à ne plus rigoler . "Vous me dites qui vous êtes, mais jusqu'à preuve du contraire, je ne vous crois pas, je vais faire une enquête. " ~~Il a téléphoné à un capitaine, à un capitaine qui me connaissait mais qui~~  
Il a téléphoné à un capitaine, à un capitaine qui me connaissait mais qui a répondu "je ne me rappelle plus" - alors il a téléphoné à un général bref je suis resté là pendant 7 heures jusqu'à ce que l'on sache qui j'étais réellement. Il a téléphoné au Ministère de la Guerre - à la Section de l'armée etc... et pourtant j'avais tous les papiers qu'il fallait.